

Pour lui donner sitôt le prix de sa victoire.
 Cet hymen différé ne rompt point une loi
 Qui, sans marquer de temps, lui destine ta foi.
 Prends un an, si tu veux, pour essayer tes larmes.
 Rodrigue, cependant, il faut prendre les armes.
 Après avoir vaincu les Maures sur nos bords,
 Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,
 Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,
 Commander mon armée, et ravager leur terre.
 A ce seul nom de Cid ils trembleront d'effroi;
 Ils t'ont nommé seigneur, et te voudront pour roi.
 Mais parmi tes hauts faits sois-lui toujours fidèle:
 Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle;
 Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser,
 Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

D. RODRIGUE.

Pour posséder Chimène, et pour votre service,
 Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse?
 Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer,
 Sire, ce m'est trop d'honneur de pouvoir espérer.

D. FERNAND.

Espère en ton courage, espère en ma promesse;
 Et, possédant déjà le cœur de ta maîtresse,
 Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
 Laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi.

FIN DU CID.

HORACE

TRAGÉDIE¹ — 1659

A MONSIEUR

LE CARDINAL DUC DE RICHELIEU.

Monsieur,

Je n'aurais jamais eu la témérité de présenter à Votre Éminence ce mauvais portrait d'Horace, si je n'eusse considéré qu'après tant de bienfaits que j'ai reçus d'elle le silence où mon respect m'a retenu jusqu'à présent passerait pour ingratitude, et que, quelque juste déliance que j'aie de mon travail, je dois avoir encore plus de confiance en votre bonté. C'est d'elle que je tiens tout ce que je suis; et ce n'est pas sans rougir que, pour toute reconnaissance, je vous fais un présent si peu digne de vous et si peu proportionné à ce que je vous dois. Mais, dans cette confusion, qui m'est commune avec tous ceux qui écrivent, j'ai cet avantage qu'on ne peut, sans quelque injustice, condamner mon choix, et que ce généreux Romain que je mets aux pieds de Votre Éminence eût pu paraître devant elle avec moins de honte, si les forces de l'artisan eussent répondu à la dignité de la matière : j'en ai pour garant l'auteur dont je l'ai tirée, qui commence à décrire cette fameuse histoire par ce glorieux éloge, « qu'il n'y a presque aucune chose plus noble dans toute l'antiquité. » Je voudrais que ce qu'il a dit de l'action se pût dire de la peinture que j'en ai faite, non pour en tirer plus de vanité, mais seulement pour vous offrir quelque chose un peu moins indigne de vous être offert. Le sujet était capable de plus de grâces, s'il eût été traité d'une main plus savante; mais du moins il a reçu de la mienne toutes celles qu'elle était capable de lui donner, et qu'on pouvait raisonnablement attendre d'une

¹ Voir, pour le sujet d'Horace, Tite-Live, livre I^{er}, chapitre xxiii et suivants.

muse de province, qui, n'étant pas assez heureuse pour jouir souvent des regards de Votre Éminence, n'a pas les mêmes lumières à se conduire qu'ont celles qui en sont continuellement éclairées. Et certes, monseigneur, ce changement visible qu'on remarque en mes ouvrages depuis que j'ai l'honneur d'être à Votre Éminence, qu'est-ce autre chose qu'un effet des grandes idées qu'elle m'inspire quand elle daigne souffrir que je lui rende mes devoirs; et à quoi peut-on attribuer ce qui s'y mêle de mauvais, qu'aux teintures grossières que je reprends quand je demeure abandonné à ma propre faiblesse? Il faut, monseigneur, que tous ceux qui donnent leurs veilles au théâtre publient hautement avec moi que nous vous avons deux obligations très-signalées: l'une, d'avoir ennobli⁴ le but de l'art; l'autre, de nous en avoir facilité les connaissances. Vous avez ennobli le but de l'art, puisque, au lieu de celui de plaire au peuple que nous prescrivent nos maîtres, et dont les deux plus honnêtes gens de leur siècle, Scipion et Lælie, ont autrefois protesté de se contenter, vous nous avez donné celui de vous plaire et de vous divertir; et qu'ainsi nous ne rendons pas un petit service à l'État, puisque, contribuant à vos divertissements, nous contribuons à l'entretien d'une santé qui lui est si précieuse et si nécessaire. Vous nous en avez facilité les connaissances, puisque nous n'avons plus besoin d'autre étude pour les acquérir que d'attacher nos yeux sur Votre Éminence quand elle honore de

⁴ Cette phrase est assez remarquable: ou elle est une ironie, ou elle est une flatterie qui semble contredire le caractère qu'on attribue à Corneille. Il est évident qu'il ne croyait pas que l'ennemi du *Cid* et le protecteur de ses ennemis eût un goût si sûr. Il était mécontent du cardinal, et il le loue! Jugeons de ses vrais sentiments par le sonnet fameux qu'il fit après la mort de Louis XIII:

Sous ce marbre repose un monarque sans vice,
Dont la seule bonté déplaît aux bons Français;
Ses erreurs, ses écarts, vinrent d'un mauvais choix,
Dont il fut trop longtemps innocemment complice.

L'ambition, l'orgueil, la haine, l'avarice,
Armés de son pouvoir, nous donnèrent des lois;
Et, bien qu'il fût en soi le plus juste des rois,
Son règne fut toujours celui de l'injustice.

Fier vainqueur au dehors, vil esclave en sa cour,
Son tyran et le nôtre à peine perd le jour,
Que jusque dans sa tombe il le force à le suivre;

Et, par cet ascendant ses projets confondus,
Après trente-trois ans sur le trône perdus,
Commencant à régner, il a cessé de vivre.

Le sonnet a des beautés; mais avouons que ce n'était pas à un pensionnaire du cardinal à le faire, et qu'il ne fallait ni lui prodiguer tant de louanges pendant sa vie, ni l'outrager après sa mort. (Voltaire.)

sa présence et de son attention le récit de nos poèmes. C'est là que, lisant sur son visage ce qui lui plaît et ce qui ne lui plaît pas, nous nous instruisons avec certitude de ce qui est bon et de ce qui est mauvais, et tirons des règles infailibles de ce qu'il faut suivre et de ce qu'il faut éviter; c'est là que j'ai souvent appris en deux heures ce que mes livres n'eussent pu m'apprendre en dix ans; c'est là que j'ai puisé ce qui m'a valu l'applaudissement du public; et c'est là qu'avec votre faveur j'espère puiser assez pour être un jour une œuvre digne de vos mains. Ne trouvez donc pas mauvais, monseigneur, que, pour vous remercier de ce que j'ai de réputation, dont je vous suis entièrement redevable, j'emprunte quatre vers d'un autre Horace que celui que je vous présente, et que je vous exprime par eux les plus véritables sentiments de mon âme:

Totum muneri hoc tui est
Quod monstror digito prætereuntium
Scenæ non levis artifex:
Quod spiro et placeo, si placeo, tuum est.

Je n'ajouterai qu'une vérité à celle-ci, en vous suppliant de croire que je suis et serai toute ma vie, très-passionnément,

Monseigneur, de Votre Éminence,
Le très-humble, très-obéissant, et très-obligé serviteur.

CORNEILLE.

EXAMEN D'HORACE.

C'est une croyance assez générale que cette pièce pourrait passer pour la plus belle des miennes, si les derniers actes répondaient aux premiers. Tous veulent que la mort de Camille en gâte la fin, et j'en demeure d'accord; mais je ne sais si tous en savent la raison. On l'attribue communément à ce qu'on voit cette mort sur la scène, ce qui serait plutôt la faute de l'actrice que la mienne, parce que, quand elle voit son frère mettre l'épée à la main, la frayeur, si naturelle au sexe, lui doit faire prendre la fuite, et recevoir le coup derrière le théâtre, comme je le marque dans cette impression. D'ailleurs, si c'est une règle de ne le point ensanglanter, elle n'est pas du temps d'Aristote, qui nous apprend que, pour émouvoir puissamment, il faut de grands déplaisirs, des blessures et des morts en spectacle. Horace ne veut pas que nous y hasardions les événements trop dénaturés, comme de Médée qui tue ses enfants; mais je ne

vois pas qu'il en fasse une règle générale pour toutes sortes de morts, ni que l'emportement d'un homme passionné pour sa patrie contre une sœur qui la maudit en sa présence avec des imprecations horribles soit de même nature que la cruauté de cette mère. Sénèque l'expose aux yeux du peuple en dépit d'Horace; et, chez Sophocle, Ajax ne se cache point au spectateur lorsqu'il se tue. L'adoucissement que j'apporte dans le second de ces discours pour rectifier la mort de Clytemnestre ne peut être propre ici à celle de Camille. Quand elle s'enfermerait d'elle-même par désespoir en voyant son frère l'épée à la main, ce frère ne laisserait pas d'être criminel de l'avoir tirée contre elle, puisqu'il n'y a point de troisième personne sur le théâtre à qui il pût adresser le coup qu'elle recevrait, comme peut faire Oreste à Ægiste. D'ailleurs, l'histoire est trop connue pour retrancher le péril qu'il court d'une mort infâme après l'avoir tuée; et la défense que lui prête son père pour obtenir sa grâce n'aurait plus de lieu s'il demeurait innocent. Quoi qu'il en soit, voyons si cette action n'a pu causer la chute de ce poëme que par là, et si elle n'a point d'autre irrégularité que de blesser les yeux.

Comme je n'ai point accoutumé de dissimuler mes défauts, j'en trouve ici deux ou trois assez considérables. Le premier est que cette action, qui devient la principale de la pièce, est momentanée, et n'a point cette juste grandeur que lui demande Aristote, et qui consiste en un commencement, un milieu et une fin. Elle surprend tout d'un coup, et toute la préparation que j'y ai donnée par la peinture de la vertu farouche d'Horace, et par la défense qu'il fait à sa sœur de regretter qui que ce soit de lui ou de son amant qui meure au combat, n'est point suffisante pour faire attendre un emportement si extraordinaire, et servir de commencement à cette action.

Le second défaut est que cette mort fait une action double par le second péril où tombe Horace après être sorti du premier. L'unité de péril d'un héros dans la tragédie fait l'unité d'action; et, quand il en est garanti, la pièce est finie, si ce n'est que la sortie même de ce péril l'engage si nécessairement dans un autre, que la liaison et la continuité des deux n'en fasse qu'une action; ce qui n'arrive point ici, où Horace revient triomphant sans aucun besoin de tuer sa sœur, ni même de parler à elle; et l'action serait suffisamment terminée à sa victoire. Cette chute d'un péril en l'autre, sans nécessité, fait ici un effet d'autant plus mauvais, que, d'un péril public, où il y va de tout l'État, il tombe en un péril particulier, où il n'y va que de sa vie; et, pour dire encore plus, d'un péril illustre, où il ne peut succomber que glorieusement, en un péril infâme, dont il ne peut sortir sans tache. Ajoutez, pour troisième imperfection, que

Camille, qui ne tient que le second rang dans les trois premiers actes, et y laisse le premier à Sabine, prend le premier en ces deux derniers, où cette Sabine n'est plus considérable; et qu'ainsi, s'il y a égalité dans les mœurs, il n'y en a point dans la dignité des personnages, où se doit étendre ce précepte d'Horace :

Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.

Ce défaut en Rodelinde a été une des principales causes du mauvais succès de *Pertharite*, et je n'ai point encore vu sur nos théâtres cette inégalité de rang en un même acteur qui n'ait produit un très-méchant effet. Il serait bon d'en établir une règle inviolable.

Du côté du temps, l'action n'est point trop pressée, et n'a rien qui ne me semble vraisemblable. Pour le lieu, bien que l'unité y soit exacte, elle n'est pas sans quelque contrainte. Il est constant qu'Horace et Curiace n'ont point de raison de se séparer du reste de la famille pour commencer le second acte; et c'est une adresse de théâtre de n'en donner aucune quand on n'en peut donner de bonnes. L'attachement de l'auteur à l'action présente souvent ne lui permet pas de descendre à l'examen sévère de cette justesse, et ce n'est pas un crime que de s'en prévaloir pour l'éblouir quand il est malaisé de le satisfaire.

Le personnage de Sabine est assez heureusement inventé, et trouve sa vraisemblance aisée dans le rapport à l'histoire, qui marque assez d'amitié et d'égalité entre les deux familles pour avoir pu faire cette double alliance.

Elle ne sert pas davantage à l'action que l'infante à celle du *Cid*, et ne fait que se laisser toucher diversement, comme elle, à la diversité des événements. Néanmoins on a généralement approuvé celle-ci et condamné l'autre. J'en ai cherché la raison, et j'en ai trouvé deux: l'une est la liaison des scènes, qui semble, s'il m'est permis de parler ainsi, incorporer Sabine dans cette pièce, au lieu que dans le *Cid* toutes celles de l'infante sont détachées et paraissent hors d'œuvre :

Tantum series juncturaque pollet.

L'autre, qu'ayant une fois posé Sabine pour femme d'Horace, il est nécessaire que tous les incidents de ce poëme lui donnent les sentiments qu'elle en témoigne avoir, par l'obligation qu'elle a de prendre intérêt à ce qui regarde son mari et ses frères; mais l'infante n'est point obligée d'en prendre aucun en ce qui touche le *Cid*; et, si elle a quelque inclination secrète pour lui, il n'est point besoin qu'elle en fasse rien paraître, puisqu'elle ne produit aucun effet.

L'oracle qui est proposé au premier acte trouve son vrai sens à la conclusion du cinquième. Il semble clair d'abord, et porte l'imagination à un sens contraire; et je les aimerais mieux de cette sorte sur nos théâtres que ceux qu'on fait entièrement obscurs, parce que la surprise de leur véritable effet en est plus belle. J'en ai usé ainsi encore dans l'*Andromède* et dans l'*OEdipe*. Je ne dis pas la même chose des songes, qui peuvent faire encore un grand ornement dans la protase, pourvu qu'on ne s'en serve pas souvent. Je voudrais qu'ils eussent l'idée de la fin véritable de la pièce, mais avec quelque confusion qui n'en permit pas l'intelligence entière. C'est ainsi que je m'en suis servi deux fois, ici et dans *Polyeucte*, mais avec plus d'éclat et d'artifice dans ce dernier poème, où il marque toutes les particularités de l'événement, qu'en celui-ci, où il ne fait qu'exprimer une ébauche tout à fait informe de ce qui doit arriver de funeste.

Il passe pour constant que le second acte est un des plus pathétiques qui soient sur la scène, et le troisième un des plus artificieux. Il est soutenu de la seule narration de la moitié du combat des trois frères, qui est coupée très-heureusement pour laisser Horace le père dans la colère et le déplaisir, et lui donner ensuite un beau retour à la joie dans le quatrième. Il a été à propos, pour le jeter dans cette erreur, de se servir de l'impatience d'une femme qui suit brusquement sa première idée, et présume le combat achevé, parce qu'elle a vu deux Horaces par terre et le troisième en fuite. Un homme, qui doit être plus posé et plus judicieux, n'eût pas été propre à donner cette fausse alarme; il eût dû prendre plus de patience, afin d'avoir plus de certitude de l'événement, et n'eût pas été excusable de se laisser emporter si légèrement, par les apparences, à présumer le mauvais succès d'un combat dont il n'eût pas vu la fin.

Bien que le roi n'y paraisse qu'au cinquième, il y est mieux dans sa dignité que dans le *Cid*, parce qu'il a intérêt pour tout son État dans le reste de la pièce; et, bien qu'il n'y parle point, il ne laisse pas d'y agir comme roi. Il vient aussi dans ce cinquième comme roi qui veut honorer par cette visite un père dont les fils lui ont conservé sa couronne, et acquis celle d'Albe au prix de leur sang. S'il y fait l'office de juge, ce n'est que par accident; et il le fait dans ce logis même d'Horace, par la seule contrainte qu'impose la règle de l'unité de lieu. Tout ce cinquième est encore une des causes du peu de satisfaction que laisse cette tragédie: il est tout en plaidoyer; et ce n'est pas là la place des harangues ni des longs discours; ils peuvent être supportés en un commencement de pièce, où l'action n'est pas encore échauffée; mais le cinquième acte doit plus agir que discourir. L'attention de l'auditeur, déjà lassée, se rebute de ces conclusions qui traînent et tirent la fin en longueur.

Quelques-uns ne veulent pas que Valère y soit un digne accusateur d'Horace, parce que, dans la pièce, il n'a pas fait voir assez de passion pour Camille; à quoi je réponds que ce n'est pas à dire qu'il n'en eût une très-forte, mais qu'un amant mal voulu ne pouvait se montrer de bonne grâce à sa maîtresse dans le jour qui la rejoignait à un amant aimé. Il n'y avait point de place pour lui au premier acte, et encore moins au second: il fallait qu'il tint son rang à l'armée pendant le troisième; et il se montre au quatrième, sitôt que la mort de son rival fait quelque ouverture à son espérance; il tâche à gagner les bonnes grâces du père par la commission qu'il prend du roi de lui apporter les glorieuses nouvelles de l'honneur que ce prince lui veut faire; et, par occasion, il lui apprend la victoire de son fils, qu'il ignorait. Il ne manque pas d'amour durant les trois premiers actes, mais d'un temps propre à le témoigner; et, dès la première scène de la pièce, il paraît bien qu'il rendait assez de soin à Camille, puisque Sabine s'en alarme pour son frère. S'il ne prend pas le procédé de France, il faut considérer qu'il est Romain et dans Rome, où il n'aurait pu entreprendre un duel contre un autre Romain sans faire un crime d'Etat, et que j'en aurais fait un de théâtre, si j'avais habillé un Romain à la française.

PERSONNAGES.

TULLE, roi de Rome.
 LE VIEIL HORACE, chevalier romain.
 HORACE, son fils.
 CURIACE, gentilhomme d'Albe, amant de Camille.
 VALÈRE, chevalier romain, amoureux de Camille.
 SABINE, femme d'Horace et sœur de Curiace.
 CAMILLE, amante de Curiace et sœur d'Horace.
 JULIE, dame romaine, confidente de Sabine et de Camille.
 FLAVIAN, soldat de l'armée d'Albe.
 PROCULE, soldat de l'armée de Rome.

La scène est à Rome dans une salle de la maison d'Horace.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I. — SABINE, JULIE.

SABINE.

Approuvez ma faiblesse, et souffrez ma douleur,
 Elle n'est que trop juste en un si grand malheur :
 Si près de voir sur soi fondre de tels orages,
 L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages ;
 Et l'esprit le plus mâle et le moins abattu
 Ne saurait sans désordre exercer sa vertu.
 Quoique le mien s'étonne à ces rudes alarmes,
 Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes larmes,
 Et, parmi les soupirs qu'il pousse vers les cieux,
 Ma constance du moins règne encor sur mes yeux :
 Quand on arrête là les déplaisirs d'une âme,
 Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une femme :
 C'est montrer pour le sexe assez de fermeté.

JULIE.

C'en est peut-être assez pour une âme commune
 Qui du moindre péril se fait une infortune ;
 Mais de cette faiblesse un grand cœur est honteux :
 Il ose espérer tout dans un succès douteux.
 Les deux camps sont rangés aux pieds de nos murailles,
 Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles.
 Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir :
 Puisqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.
 Bannissez, bannissez une frayeur si vaine,
 Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

SABINE.

Je suis Romaine, hélas ! puisque Horace est Romain ;
 J'en ai reçu le titre en recevant sa main ;
 Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée,
 S'il m'empêchait de voir en quels lieux je suis née,
 Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
 Albe, mon cher pays, et mon premier amour ;

Lorsque entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
 Je crains notre victoire autant que notre perte.
 Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
 Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.
 Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre,
 Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre,
 Puis-je former des vœux, et, sans impiété,
 Importuner le ciel pour ta félicité ?
 Je sais que ton État, encore en sa naissance,
 Ne saurait, sans la guerre, affermir sa puissance ;
 Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins
 Ne le borneront pas chez les peuples latins ;
 Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,
 Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre :
 Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur
 Qui suit l'arrêt des dieux et court à ta grandeur,
 Je voudrais déjà voir tes troupes couronnées,
 D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
 Va jusqu'en l'Orient pousser tes bataillons ;
 Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons ;
 Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule,
 Mais respecte une ville à qui tu dois Romule.
 Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois
 Tu tiens ton nom, tes murs, et tes premières lois.
 Albe est ton origine ; arrête, et considère
 Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.
 Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants ;
 Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfants ;
 Et, se laissant ravir à l'amour maternelle,
 Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle.

JULIE.

Ce discours me surprend, vu que depuis le temps
 Qu'on a contre son peuple armé nos combattants,
 Je vous ai vu pour elle autant d'indifférence
 Que si d'un sang romain vous aviez pris naissance.
 J'admiraï la vertu qui réduisait en vous
 Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux ;
 Et je vous consolais au milieu de vos plaintes,
 Comme si notre Rome eût fait toutes vos craintes.

SABINE.

Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats,

Trop faibles pour jeter un des partis à bas,
 Tant qu'un espoir de paix a pu flatter ma peine,
 Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine.
 Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret,
 Soudain j'ai condamné ce mouvement secret;
 Et, si j'ai ressenti, dans ses destins contraires,
 Quelque maligne joie en faveur de mes frères,
 Soudain, pour l'étouffer rappelant ma raison,
 J'ai pleuré quand la gloire entraît dans leur maison.
 Mais aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre tombe,
 Qu'Albe devienne esclave, ou que Rome succombe,
 Et qu'après la bataille il ne demeure plus
 Ni d'obstacle aux vainqueurs, ni d'espoir aux vaincus,
 J'aurais pour mon pays une cruelle haine,
 Si je pouvais encore être toute Romaine,
 Et si je demandais votre triomphe aux dieux,
 Au prix de tant de sang qui m'est si précieux.
 Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme :
 Je ne suis point pour Albe, et ne suis plus pour Rome :
 Je crains pour l'une et l'autre en ce dernier effort,
 Et serai du parti qu'affligera le sort.
 Égale à tous les deux jusques à la victoire,
 Je prendrai part aux maux sans en prendre à la gloire ;
 Et je garde, au milieu de tant d'après rigueurs,
 Mes larmes aux vaincus, et ma haine aux vainqueurs.

JULIE.

Qu'on voit naître souvent de pareilles traverses,
 En des esprits divers, des passions diverses !
 Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement !
 Son frère est votre époux, le vôtre est son amant :
 Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre
 Son sang dans une armée, et son amour dans l'autre.
 Lorsque vous conserviez un esprit tout romain,
 Le sien, irrésolu, le sien, tout incertain,
 De la moindre mêlée appréhendait l'orage,
 De tous les deux partis détestait l'avantage,
 Au malheurs des vaincus donnait toujours ses pleurs,
 Et nourrissait ainsi d'éternelles douleurs.
 Mais hier, quand elle sut qu'on avait pris journée,
 Et qu'enfin la bataille allait être donnée,
 Une soudaine joie éclatant sur son front..

SABINE.

Ah ! que je crains, Julie, un changement si prompt !
 Hier dans sa belle humeur elle entretint Valère ;
 Pour ce rival, sans doute, elle quitte mon frère ;
 Son esprit, ébranlé par les objets présents,
 Ne trouve point d'absent aimable après deux ans.
 Mais excusez l'ardeur d'une amour fraternelle ;
 Le soin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle :
 Je forme des soupçons d'un trop léger sujet.
 Près d'un jour si funeste on change peu d'objet.
 Les âmes rarement sont de nouveau blessées ;
 Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées :
 Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens,
 Ni de contentements qui soient pareils aux siens.

JULIE.

Les causes, comme à vous, m'en semblent fort obscures.
 Je ne me satisfais d'aucunes conjectures.
 C'est assez de constance en un si grand danger
 Que de le voir, l'attendre, et ne point s'affliger ;
 Mais, certes, c'en est trop d'aller jusqu'à la joie.

SABINE.

Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.
 Essayez sur ce point à la faire parler ;
 Elle vous aime assez pour ne vous rien celer.
 Je vous laisse. Ma sœur, entretenez Julie :
 J'ai honte de montrer tant de mélancolie,
 Et mon cœur, accablé de mille déplaisirs,
 Cherche la solitude à cacher ses soupirs.

SCÈNE II. — CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

Qu'elle a tort de vouloir que je vous entretienne !
 Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne,
 Et que, plus insensible à de si grands malheurs,
 A mes tristes discours je mêle moins de pleurs ?
 De pareilles frayeurs mon âme est alarmée ;
 Comme elle je perdrai dans l'une et l'autre armée.
 Je verrai mon amant, mon plus unique bien,
 Mourir pour son pays, ou détruire le mien ;
 Et cet objet d'amour devenir, pour ma peine,

Digne de mes soupirs, ou digne de ma haine.
Hélas!

JULIE.

Elle est pourtant plus à plaindre que vous.
On peut changer d'amant, mais non changer d'époux,
Oubliez Curiace, et recevez Valère,
Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire,
Vous serez toute nôtre, et votre esprit remis
N'aura plus rien à perdre au camp des ennemis.

CAMILLE.

Donnez-moi des conseils qui soient plus légitimes,
Et plaignez mes malheurs sans m'ordonner des crimes,
Quoiqu'à peine à mes maux je puisse résister,
J'aime mieux les souffrir que de les mériter.

JULIE.

Quoi! vous appelez crime un change raisonnable!

CAMILLE.

Quoi! le manque de foi vous semble pardonnable?

JULIE.

Envers un ennemi qui peut nous obliger?

CAMILLE.

D'un serment solennel qui peut nous dégager?

JULIE.

Vous déguisez en vain une chose trop claire :
Je vous vis encore hier entretenir Valère ;
Et l'accueil gracieux qu'il recevait de vous
Lui permet de nourrir un espoir assez doux.

CAMILLE.

Si je l'entretins hier et lui fis bon visage,
N'en imaginez rien qu'à son désavantage ;
De mon contentement un autre était l'objet ;
Mais pour sortir d'erreur sachez-en le sujet ;
Je garde à Curiace une amitié trop pure
Pour souffrir plus longtemps qu'on m'estime parjure.
Il vous souvient qu'à peine on voyait de sa sœur
Par un heureux hymen mon frère possesseur,
Quand, pour comble de joie, il obtint de mon père
Que de ses chastes feux je serais le salaire.
Ce jour nous fut propice et funeste à la fois ;
Unissant nos maisons, il désunit nos rois ;
Un même instant conclut notre hymen et la guerre,

Fit naitre notre espoir et le jeta par terre,
Nous ôta tout, sitôt qu'il nous eut tout promis ;
Et, nous faisant amants, il nous fit ennemis.
Combien nos déplaisirs parurent lors extrêmes !
Combien contre le ciel il vomit de blasphèmes !
Et combien de ruisseaux coulèrent de mes yeux !
Je ne vous le dis point, vous vites nos adieux ;
Vous avez vu depuis les troubles de mon âme :
Vous savez pour la paix quels vœux a faits ma flamme,
Et quels pleurs j'ai versés à chaque événement,
Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant.
Enfin mon désespoir, parmi ces longs obstacles,
M'a fait avoir recours à la voix des oracles.
Écoutez si celui qui me fut hier rendu
Eut droit de rassurer mon esprit éperdu.
Ce Grec si renommé, qui depuis tant d'années
Au pied de l'Aventin prédit nos destinées,
Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux
Me promet par ces vers la fin de mes travaux :
« Albe et Rome demain prendront une autre face ;
« Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix,
« Et tu seras unie avec ton Curiace,
« Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais. »
Je pris sur cet oracle une entière assurance,
Et, comme le succès passait mon espérance,
J'abandonnai mon ame à des ravissements
Qui passaient les transports des plus heureux amants.
Jugez de leur excès! je rencontraï Valère,
Et, contre sa coutume, il ne put me déplaire,
Il me parla d'amour sans me donner d'ennui :
Je ne m'aperçus pas que je parlais à lui ;
Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace :
Tout ce que je voyais me semblait Curiace,
Tout ce qu'on me disait me parlait de ses feux ;
Tout ce que je disais l'assurait de mes vœux.
Le combat général aujourd'hui se hasarde ;
J'en sus hier la nouvelle, et je n'y pris pas garde ;
Mon esprit rejetait ces funestes objets,
Charmé des doux pensers d'hymen et de la paix.
La nuit a dissipé des erreurs si charmantes ;
Mille songes affreux, mille images sanglantes,

Ou plutôt mille amas de carnage et d'horreur,
M'ont arraché ma joie et rendu ma terreur.
J'ai vu du sang, des morts, et n'ai rien vu de suite;
Un spectre en paraissant prenait soudain la fuite;
Ils s'effaçaient l'un l'autre; et chaque illusion
Redoublait mon effroi par sa confusion.

JULIE.

C'est en contraire sens qu'un songe s'interprète.

CAMILLE.

Je le dois croire ainsi, puisque je le souhaite;
Mais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits,
Au jour d'une bataille, et non pas d'une paix.

JULIE.

Par là finit la guerre, et la paix lui succède.

CAMILLE.

Dure à jamais le mal, s'il y faut ce remède!
Soit que Rome y succombe ou qu'Albe ait le dessous,
Cher amant, n'attends plus d'être un jour mon époux;
Jamais, jamais ce nom ne sera pour un homme
Qui soit, ou le vainqueur, ou l'esclave de Rome.
Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux?
Est-ce toi, Curiace? en croirai-je mes yeux?

SCÈNE III. — CURIACE, CAMILLE, JULIE.

CURIACE.

N'en doutez point, Camille, et revoyez un homme
Qui n'est ni le vainqueur ni l'esclave de Rome;
Cessez d'appréhender de voir rougir mes mains
Du poids honteux des fers ou du sang des Romains,
J'ai cru que vous aimiez assez Rome et la gloire
Pour mépriser ma chaîne et haïr ma victoire;
Et comme également en cette extrémité
Je craignais la victoire et la captivité...

CAMILLE.

Curiace, il suffit, je devine le reste:
Tu fuis une bataille à tes vœux si funestes,
Et ton cœur, tout à moi, pour ne me perdre pas,
Dérobe à ton pays le secours de ton bras.
Qu'un autre considère ici ta renommée,
Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée.

Ce n'est point à Camille à t'en mésestimer;
Plus ton amour paraît, plus elle doit t'aimer;
Et, si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître,
Plus tu quittes pour moi, plus tu le fais paraître.
Mais as-tu vu mon père? et peut-il endurer
Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer?
Ne préfère-t-il point l'État à sa famille?
Ne regarde-t-il point Rome plus que sa fille?
Enfin notre bonheur est-il bien affermi?
T'a-t-il vu comme gendre, ou bien comme ennemi?

CURIACE.

Il m'a vu comme gendre, avec une tendresse
Qui témoignait assez une entière allégresse;
Mais il ne m'a point vu, par une trahison,
Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison.
Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville,
J'aime encor mon honneur en adorant Camille.
Tant qu'a duré la guerre, on m'a vu constamment
Aussi bon citoyen que véritable amant.
D'Albe avec mon amour j'accordais la querelle;
Je soupirais pour vous en combattant pour elle;
Et, s'il fallait encor que l'on en vint aux coups,
Je combattrais pour elle en soupirant pour vous.
Oui, malgré les désirs de mon âme charmée,
Si la guerre durait, je serais dans l'armée:
C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès,
La paix à qui nos feux doivent ce beau succès.

CAMILLE.

La paix! et le moyen de croire un tel miracle?

JULIE.

Camille, pour le moins croyez-en votre oracle,
Et sachons pleinement par quels heureux effets
L'heure d'une bataille a produit cette paix.

CURIACE.

L'aurait-on jamais cru! Déjà les deux armées,
D'une égale chaleur au combat animées,
Se menaçaient des yeux, et, marchant fièrement,
N'attendaient, pour donner, que le commandement,
Quand notre dictateur devant les rangs s'avance,
Demande à votre prince un moment de silence;
Et, l'ayant obtenu: « Que faisons-nous, Romains,

« Dit-il, et quel démon nous fait venir aux mains ?
 « Souffrons que la raison éclaire enfin nos âmes.
 « Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes,
 « Et l'hymen nous a joint par tant et tant de nœuds,
 « Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux ;
 « Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux villes ;
 « Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,
 « Où la mort des vaineus affaiblit les vainqueurs,
 « Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs ?
 « Nos ennemis communs attendent avec joie
 « Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie,
 « Lassé, demi-rompu, vainqueur, mais, pour tout fruit,
 « Dénué d'un secours par lui-même détruit.
 « Ils ont assez longtemps joui de nos divorces ;
 « Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces,
 « Et noyons dans l'oubli ces petits différends
 « Qui de si bons guerriers font de mauvais parents.
 « Que si l'ambition de commander aux autres
 « Fait marcher aujourd'hui vos troupes et les nôtres,
 « Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'apaiser,
 « Elle nous unira, loin de nous diviser.
 « Nommons des combattants pour la cause commune ;
 « Que chaque peuple aux siens attache sa fortune ;
 « Et, suivant ce que d'eux ordonnera le sort,
 « Que le faible parti prenne loi du plus fort :
 « Mais, sans indignité pour des guerriers si braves,
 « Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,
 « Sans honte, sans tribut, et sans autre rigueur
 « Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur.
 « Ainsi nos deux États ne feront qu'un empire. »
 Il semble qu'à ces mots notre discorde expire :
 Chacun, jetant les yeux dans un rang ennemi,
 Reconnaît un beau-frère, un eousin, un ami ;
 Ils s'étonnent comment leurs mains, de sang avides,
 Volaient, sans y penser, à tant de parricides,
 Et font paraître un front couvert tout à la fois
 D'horreur pour la bataille et d'ardeur pour ce choix.
 Enfin l'offre s'accepte, et la paix désirée
 Sous ces conditions est aussitôt jurée :
 Trois combattront pour tous ; mais, pour les mieux choisir,
 Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir :

Le vôtre est au sénat, le nôtre dans sa tente.

CAMILLE.

O dieux ! que ce discours rend mon âme contente !

CURIACE.

Dans deux heures au plus, par un commun accord,
 Le sort de nos guerriers réglera notre sort.
 Cependant tout est libre, attendant qu'on les nomme :
 Rome est dans notre camp, et notre camp dans Rome ;
 D'un et d'autre côté l'accès étant permis,
 Chacun va renouer avec ses vieux amis.
 Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos frères ;
 Et mes désirs ont eu des succès si prospères,
 Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain
 Le bonheur sans pareil de vous donner la main.
 Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance ?

CAMILLE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement,
 Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE.

Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes frères,
 Et savoir d'eux encor la fin de nos misères.

JULIE.

Allez, et cependant au pied de nos autels
 J'irai rendre pour vous grâces aux immortels.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I. — HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Ainsi Rome n'a point séparé son estime ;
 Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime :
 Cette superbe ville en vos frères et vous
 Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous ;
 Et son illustre ardeur d'oser plus que les autres
 D'une seule maison brave toutes les nôtres .